

LES  
**DEUX MÈRES,**  
COMÉDIE

18

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par C. G. ETIENNE et GAUGIRAN-NANTEUIL.

*Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la rue de Louvois, le 24 germinal, an 10.*

ET

DEDIEE A MADAME BONAPARTE.

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière  
le Théâtre Français de la République, n<sup>o</sup>. 51.

---

AN X. (1802.)

---

---

A M A D A M E  
B O N A P A R T E .

De la tendresse maternelle  
Nous n'offrons qu'un faible tableau ,  
Et vous êtes le vrai modèle  
Ebauché par notre pinceau.  
Nous voulions d'une tendre mère  
Peindre le cœur sensible et bon ,  
Et sous cette esquisse légère  
Nous avons placé votre nom.



---

---

*PERSONNAGES.*      *ACTEURS.*

M. GÉRARD, bourgeois de Paris,	M. <i>Picard.</i>
SOPHIE, sa femme.	Me <i>Sara Lescot.</i>
FRÉMONVILLE, négociant de Bordeaux.	M. <i>Dorsan.</i>
Mad. de FRÉMONVILLE, sa femme.	Me <i>Delille.</i>
M. DELIEGE, grand amateur de danse.	M. <i>Clozel.</i>
Amédée FRÉMONVILLE, enfant de 12 ans.	Mlle <i>Suzanne.</i>
Victor GÉRARD, enfant de 10 ans.	Mlle <i>Adèle.</i>
UN VALET.	M. <i>Thiphaine.</i>

*La scène est à Paris, dans un salon commun à  
M. Gérard et à madame Frémonville.*

---

L E S

D E U X M È R E S.

---

S C E N E P R E M I È R E.

S O P H I E , *seule, brodant.*

V O I L A mes deux gilets brodés. . . . C'est aujourd'hui vacance, j'irai chercher mon fils à son collègue, et je veux lui faire un cadeau. . . . et ce jeune infortuné, délaissé dans un âge si tendre, que j'ai recueilli à l'insçu de tout le monde, je ne l'oublierai pas non plus... Il faut cependant que j'en instruisse mon mari; mais avec un excellent cœur, c'est un homme si singulier... Pour le préparer à cette confidence, je crois que le meilleur moyen est de les amener tous deux... Ah! je suis bien embarrassée; c'est que j'ai encore une autre demande à lui faire... Mad. Frémonville ne reçoit point de nouvelles de son époux... Accoutumée à faire de grandes dépenses, depuis long-tems elle a recours à moi. Nous sommes liées dès la plus tendre enfance, et je suis trop heureuse de pouvoir être utile à cette bonne amie; mais, chut, voilà mon mari qui arrive du bal masqué.

---

S C E N E I I.

M. GÉRARD, *en domino*, SOPHIE.

GÉRARD.

Eh bien, madame Gérard.

SOPHIE.

Mon ami, comme te voilà fait.

GÉRARD.

Avez-vous passé une bonne nuit, Mad. Gérard?

SOPHIE.

Très-bonne; je ne te demande pas comment tu as passé la tienne.

GÉRARD, *ôtant son domino.*

Je peux me flatter d'avoir intrigué bien des femmes... Tenez, Mad. Gérard, vous ne le croiriez pas, je suis un homme charmant... sous le domino.

SOPHIE.

Pourquoi le quittes-tu, mon ami ? Dans tout cela je ne crains que pour ta santé... à ton âge.

GÉRARD.

A mon âge... mais je n'ai que cinquante ans... et je suis moins vieux que beaucoup de jeunes gens à la mode... Ah ! c'est que je n'ai jamais fait d'excès... je me suis toujours ménagé... vous le savez, mad. Gérard.

SOPHIE.

Mais quel plaisir trouves-tu dans ces bals, dans ces colues ?

GÉRARD.

Comment, madame, quel plaisir... Des femmes en hommes, des hommes en femmes, des vieillards en enfans, des enfans en vieillards, des pauvres en riches, des riches en pauvres, des maîtres en valets et des valets en maîtres ; on y danse, on y parle, on y chante, on y crie, on ne s'entend pas ; on n'y trouve pas qui l'on cherche, on y trouve qui l'on ne cherche pas ; on va, on vient, on court, on se presse, on se heurte, on se foule, on s'étouffe, et vous ne trouvez pas que c'est charmant, que c'est divin ?

SOPHIE.

En vérité, monsieur Gérard, vous devriez avoir plus de bon sens.

GÉRARD.

C'est que je suis philosophe, moi. Je ne vous blâme pas, chacun son goût ; je suis un vieux mari, et je cours tous les plaisirs ; vous êtes une femme, jeune et jolie, et vous ne vous occupez que de vos enfans ; nous faisons précisément tout le contraire de ce qu'on voit dans le monde.

SOPHIE.

Ah ça, tu vas me faire un plaisir ?

G É R A R D.

Parlez, ma chère, je n'ai rien à vous refuser... hors de l'argent.

S O P H I E.

C'est justement ce que je voulais te demander ; j'aurais besoin de cent louis.

G É R A R D.

Comment, cent louis ! mais depuis deux mois je vous en ai donné plus de trois cents.

S O P H I E.

Eh bien ! ils sont dépensés.

G É R A R D.

A quoi diable employez-vous donc votre argent ? point de société...

S O P H I E.

J'ai la vôtre.

G É R A R D.

Point de plaisir.

S O P H I E.

J'ai mon ménage.

G É R A R D.

Point de bijoux.

S O P H I E.

Eh ! n'ai-je pas mes enfans.

G É R A R D.

Enfin vous êtes mise comme une bourgeoise du Marais, et vous dépensez comme une dame de la Chaussée-d'Antir. Au moins, si je vous voyais imiter cette amie qui demeure avec nous, Mad. Frémonville... c'est là une femme charmante... Quel luxe !... quelle élégance !... quel bon ton. Son mari est absent ; mais elle lui fait honneur. Ah ! parbleu, la voici.

## S C E N E I I I.

L E S P R É C É D E N S , Mad. FRÉMONVILLE.

Mad. FRÉMONVILLE.

Ma chère amie, que je t'embrasse.

G É R A R D.

Nous parlions de vous, belle dame.

Mad. FRÉMONVILLE.

Et moi, monsieur Gérard, je venais vous annoncer une bonne nouvelle.

GÉRARD.

Parlez, mon ange.

Mad. FRÉMONVILLE.

Vous êtes invité, pour ce soir, au bal des étrangers; tous les premiers danseurs de Paris y sont priés.

SOPHIE.

Alors, c'est clair, mon mari devait en être.

GÉRARD.

Je m'en flatte.

Mad. FRÉMONVILLE.

Ecoutez le post-scriptum : « Ne manquez pas d'amener avec vous ce jeune cavalier dont la manière de danser est si amusante.

GÉRARD.

Ah! c'est vrai, j'ai la danse gaie; je n'ai pas tout à fait le genre moderne, mais aussi quand je vous attrape le pas de basque ou le pas de bourré, ah! ah! c'est alors qu'il faut me voir. . . .

SOPHIE.

Ah ça, tu as donc formé le projet de m'enlever mon mari?

GÉRARD.

C'est votre faute aussi, madame Gérard, que ne venez-vous au bal? — Tenez, madame, au moment où vous êtes entrée, je querellais ma femme, et je suis bien aise de vous prendre pour juge.

Mad. FRÉMONVILLE.

Quereller sa femme, fi donc, monsieur Gérard, comme c'est bourgeois; vous ne vous formez pas.

GÉRARD.

Non, écoutez un instant. . . . Ma femme est occupée jour et nuit avec ses enfans; moi je ne blâme pas la tendresse maternelle, c'est fort bien; mais, que diable, il ne faut pas se rendre esclave; vous, par exemple, vous êtes mère aussi, eh bien, c'est un plaisir, on ne s'en aperçoit pas.

Mad. F R E M O N V I L L E , *un peu confuse.*

Monsieur...

S O P H I E.

Tais-toi donc , mon ami.

G É R A R D.

Je ne connais pas votre fils , moi , je ne l'ai jamais vu. Chez moi , au contraire , c'est un train , un tapage perpétuel ; hi , par ici , ha , par là ; papa , d'un côté , maman , de l'autre.... Madame les nourrit , madame les élève , je n'ai pas un moment de repos... Tenez , madame Gérard , vous m'y forcerez , je prendrai un appartement séparé.

Mad. F R E M O N V I L L E.

M. Gérard , vous m'avez prise pour juge.

G É R A R D.

Oui , madame , prononcez et je me sou mets.

Mad. F R E M O N V I L L E.

Eh bien , je prononce que vous avez tort ; mais pour adoucir la rigueur de ma sentence , je veux bien vous apprendre que Delième est très-content de vous.

G É R A R D.

Quoi ! le charmant danseur , le zéphir de Toulouse... il m'a donné une leçon , il m'a montré un jetté-battu , il dit que j'ai le pied libertin , la jambe agaçante , que je commence à ne pas mal phraser une gavotte. Ah , mon dieu , j'oubliais qu'il m'a donné rendez-vous chez lui pour me perfectionner dans ce maudit jetté-battu. Je ne le tiens pas encore avec les pieds ; mais je l'ai dans la tête , et j'en viendrai à bout... Adieu , ma femme , sans adieu , mon ange.

## S C E N E V I.

Mad. F R É M O N V I L L E , S O P H I E.

S O P H I E.

Il est fou , et je t'en veux un peu de l'entretenir dans ses idées bizarres.



Mad. FREMONVILLE.

De quoi te plains-tu ? Il est toujours de bonne humeur ; il serait bien à désirer que tous les maris lui ressemblent.

SOPHIE.

A propos , as-tu répondu au tien.

Mad. FREMONVILLE.

Pas encore tout-à-fait , ma lettre est commencée depuis plus de deux mois , mais à peine ai-je écrit une ligne , que je suis interrompue par ma marchande de modes ou mon bijoutier ; tantôt c'est une partie au bois , tantôt c'est un thé , un autre jour c'est un bal ; en vérité c'est un cruel séjour que ce Paris , on n'a pas même le tems d'y écrire une lettre.

SOPHIE.

Songes-donc que du fond de Saint-Domingue ton mari doit être inquiet, et qu'il ne verra pas de bon œil cette indifférence.

Mad. FREMONVILLE.

Tu as raison , moi-même j'en serais indignée , si j'y réfléchissais ; mais peut-on trouver un instant pour réfléchir ; d'ailleurs , il sera sans doute ici avant que ma lettre puisse arriver.

SOPHIE.

Ecoute-moi , fais défendre ta porte aujourd'hui ; j'ai un projet charmant à te proposer.

Mad. FREMONVILLE.

Quelque partie de plaisir.

SOPHIE.

Oh ! oui , une partie délicieuse.

Mad. FREMONVILLE.

Est-ce un concert ou un bal.

SOPHIE.

C'est mille fois mieux. Je vais chercher mon fils à son colège , ma voiture est prête , profite de l'occasion pour amener le tien..... Nous passerons la plus charmante journée....

Mad. FREMONVILLE.

Je le voudrais bien , mais j'ai donné ma parole à Deliege.

M E R E S.

S O P H I E.

C'est donc pour une affaire importante ?

Mad. F R É M O N V I L L E.

Comment, mais très-essentielle ; nous allons voir le carik que l'on me fait pour aller au bois, et ce soir, l'opéra nouveau : ah ! ma chère, on parle déjà d'un duo divin....

S O P H I E.

Peux-tu mettre en balance un duo et le plaisir d'embrasser ton fils ; je gage que tu n'es pas allée le voir depuis qu'il est à Paris, je suis comme M. Gérard, moi, je ne le connais pas.

Mad. F R E M O N V I L L E.

Ne me gronde pas, ma bonne amie ; il est dans une excellente pension... Delière m'a dit que son instituteur avait pour lui toute la bonté d'un père.

S O P H I E.

Eh ! qui peut nous remplacer auprès de nos enfans.

Mad. F R E M O N V I L L E.

Je suis vraiment fâchée de te refuser, mais c'est impossible. Tiens, dans quelques jours, je suis toute à toi... D'ailleurs, Delière m'a promis de m'apporter aujourd'hui des nouvelles de mon fils... Il a dû passer ce matin à sa pension.

S O P H I E.

Allons, puisque tu veux absolument te priver du bonheur que je te propose, je n'insiste plus. Adieu, ma bonne, je te souhaite autant de plaisir qu'à moi.

Mad. F R E M O N V I L L E.

Un mot avant de nous quitter ; as-tu songé....

S O P H I E.

Ah ! je t'entends...

Mad. F R E M O N V I L L E.

Je suis vraiment confuse.... Mais au retour de mon mari.

S O P H I E.

J'ai demandé tes cent louis à M. Gérard, pour la première fois, j'ai essuyé un refus.

Mad. FREMONVILLE.

C'est affreux ; il est bien maussade , ton mari.

SOPHIE.

Tu le trouvais si gai... Allons, allons, tranquillise toi, nous les aurons... Au reste, tu fais fort bien de sortir, toi qui n'aime pas les criaileries des enfans... car j'amène non-seulement Victor, mais un de ses petits camarades, auquel je prends un grand intérêt. J'aperçois M. Deliége, je te laisse avec lui.

### SCÈNE V.

DELIÈGE, Mad. FRÉMONVILLE.

DELIÈGE.

Ah! madame, je vous présente mes hommages très-humbles.

Mad. FREMONVILLE.

Bon jour, mon cher Deliége, quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ?

DELIÈGE, (*d part.*)

Diable ! quel moyen prendre pour lui annoncer...

Mad. FREMONVILLE.

Qu'avez-vous donc, je vous trouve l'air défait, pâle.

DELIÈGE.

(*Haut.*) Madame, vous êtes bien bonne ; mais la danse est un de ces arts libéraux qui absorbe tellement toutes les facultés de l'ame, qu'elle finit par affecter sensiblement le physique et le moral... Au reste, je venais....

Mad. FREMONVILLE.

Me parler de mon fils.

DELIÈGE.

Je ne sais comment vous apprendre l'escapade de ce petit drôle....

Mad. FREMONVILLE.

Que dites-vous ? lui serait-il arrivé ?...

D E L I È G E.

Madame, ne vous alarmez pas . . . ne vous alarmez pas . .  
Ce n'est rien.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Achevez.

D E L I È G E.

Ce n'est rien, vous dis-je; depuis huit jours il est disparu.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Ciel!

D E L I È G E.

On n'en a pas entendu parler.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Malheureuse que je suis.

D E L I È G E.

D'abord', on n'en pouvait rien faire du tout. — Il avait des dispositions négatives pour la danse... Il paraît, d'ailleurs, que vous ne songiez pas toujours à payer sa pension..; et alors les instituteurs n'ont pas fait grands efforts pour le retenir.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Je suis perdue; courrons à sa recherche.

D E L I È G E.

Doucement, madame, doucement, ne vous alarmez donc pas.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Avez-vous quelque chose de consolant à m'apprendre?

D E L I È G E.

Non pas précisément, mais j'espère que cette lettre que vient de me remettre votre portier, pourra vous donner quelques éclaircissemens.

Mad. F R É M O N V I L L E.

Voyons. Bordeaux... Le retour de mon mari.

D E L I È G E, ( à part. )

Le retour de son mari; je n'apporte aujourd'hui que de mauvaises nouvelles.

Mad. F R É M O N V I L L E.

C'est ce soir qu'il arrive, jugez de ma situation...

## LES DEUX

DELIÈGE.

Et la mienne.

Mad. FREMONVILLE.

Oserai-je me présenter devant lui.

DELIÈGE.

Ah ! vous ne savez pas encore tout , je viens d'apprendre une nouvelle bien plus accablante ; votre sellier ne veut pas vous fournir de carik sans recevoir un à-compte de 25 louis.

Mad. FRÉMONTVILLE.

Monsieur , épargnez-moi ces propos , respectez du moins la douleur d'une mère.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GÉRARD.

GÉRARD.

Ah ! vous voilà donc , monsieur le gascon ; est-ce comme cela que vous êtes exact au rendez-vous...

DELIÈGE.

Mon ami , voilà mon excuse.

Mad. FREMONVILLE , *à part*.

Que faire ? que devenir ?

GÉRARD.

Ah ! je n'ai plus rien à dire... D'ailleurs , je ne peux pas vous en vouloir , vous avez trop bien dansé au dernier bal des étrangers.

DELIÈGE.

Étiez-vous bien placé ?

GÉRARD.

Non , je n'y étais pas , mais je l'ai lû dans le Publiciste.

Mad. FREMONVILLE , *à Deliège*.

Mon ami , il faut nous occuper de faire de prompts recherches , ne rien épargner ; monsieur Gérard connaît Paris , si nous l'engagions à nous seconder...

DELIÈGE.

Eh bien , parlez lui.

Mad. FREMONVILLE.

Je n'ose l'en prier moi-même.

DELIÈGE.

Laissez-moi faire.

GÉRARD.

Ah ça, mon cher Deliége, avec la permission de madame, si vous me faisiez répéter ma leçon, heim ! mon jetté-battu.

Mad. FREMONVILLE.

Monsieur, dans l'état où je suis, dispensez-moi...

GÉRARD, à *Deliége*.

Qu'est-ce qu'elle a donc, un nuage semble obscurcir ses beaux yeux.

DELIÈGE.

Je vais vous dire ça, moi ; (*à part*) occupons-nous du carrik, mais sans qu'elle l'entende ; carsa délicatesse... (*à M. Gérard.*) Elle est dans une peine mortelle, et vous pouvez l'en tirer.

GÉRARD.

Ah ! mon ami, que je serais heureux !

DELIÈGE.

Long-Champ approche, vous sentez que tous les ouvriers sont en réquisition, et qu'il faut...

GÉRARD.

Je vous entends. (*haut.*) Que madame dispose de moi.

DELIÈGE, à *M. Gérard*.

Cent petites pièces d'or feront son affaire.

GÉRARD, *haut*.

Madame, je suis trop heureux de pouvoir. . . .

Mad. FREMONVILLE.

Je vous demande pardon de la peine. . .

GÉRARD.

Comment, mais c'est l'affaire d'un instant, soyez sans inquiétude, rien de si facile.

DELIÈGE, à *M. Gérard*.

Paix donc.

Mad. FRÉMONVILLE.

Ah ! M. Gérard , vous me tirerez d'un embarras cruel.

GÉRARD.

Que ne parliez-vous plutôt , madame , nè savez-vous pas que je suis tout entier à votre service. (*à Deliege.*) Mon ami , elle est charmante , je l'adore , vrai , j'en suis fou ; je cours chercher les cent louis. (*à part en sortant.*) Que je suis aise de les avoir refusés à ma femme !

DELIEGE.

Madame , pendant que M. Gérard s'empresse de vous être utile , de mon côté je vais voler sur les traces du fugitif , et mes pressentimens me tromperont bien , si vous n'avez aujourd'hui et votre carik , et votre fils. J'ai l'honneur de vous saluer.

## S C E N E V I I.

Mad. FRÉMONVILLE, *seule.*

Quel homme inconséquent ? Puis-je avoir la moindre confiance dans cet étourdi... Monsieur Gérard ne me rassure pas davantage... Ah ! Sophie , que n'ai-je suivi votre exemple. Ce pauvre enfant ! peut-être en ce moment . . . ; ah ! je frémis d'y penser.... et mon époux , que lui dirai-je ? Mais ne perdons pas de tems en vains discours ; je ne dois m'en fier qu'à moi-même ; allons vite à sa pension, informons-nous par-tout.. Lapierre : hola , quelqu'un ; qu'on fasse avancer une voiture.

## S C E N E V I I I.

LE LAQUAIS.

Madame , M. de Frémonville.

Mad. FRÉMONVILLE.

Mon mari... C'en est fait , je suis perdue.

## S C E N E I X.

Mad. FRÉMONVILLE, M. FRÉMONVILLE.

FRÉMONVILLE, *l'embrassant avec tendresse.*

Bonjour, ma chère amie; enfin, après une si longue séparation, nous voilà réunis. A peine débarqué, je comptais te trouver à Bordeaux, juge quelle a été ma surprise en apprenant que depuis plusieurs années tu étais partie pour Paris.

Mad. FRÉMONVILLE.

Mon ami, j'ai cru devoir...

FRÉMONVILLE.

Aurais-je deviné le motif de ton voyage; serait-ce pour l'éducation de ton fils?

Mad. FRÉMONVILLE, *à part.*  
Je tremble.

FRÉMONVILLE.

Comment se porte-t-il, ce cher enfant?

Mad. FRÉMONVILLE.

Et ta santé.

FRÉMONVILLE.

Je brûle de l'embrasser.

Mad. FRÉMONVILLE.

Tu ne me dis rien de tes affaires.

FRÉMONVILLE.

Hélas! elles sont dans un fâcheux état... Mais parlons de mon fils.

Mad. FRÉMONVILLE.

Aurais-tu essuyé des pertes?

FRÉMONVILLE.

Est-il dans la maison?

Mad. FRÉMONVILLE, *à part.*

Que lui dire? (*haut.*) Non, mon ami, il est dans un pensionnat.

FRÉMONVILLE.

Eh bien, ma chère, allons le voir sur-le-champ.



Mad. FREMONVILLE, *à part.*

Je suis au désespoir. (*haut.*) Après un si long voyage, tu dois avoir besoin de prendre un peu de repos.

FREMONVILLE.

Puis-je songer à mes fatigues quand je revois dans le même jour tout ce que j'ai de plus cher? allons, partons, ma bonne amie.

Mad. FREMONVILLE, *à part.*

Comment le retenir. (*haut.*) Mais c'est aujourd'hui jour de vacances, et peut-être...

FREMONVILLE.

Je t'entends... Il est à la promenade... il court les champs... eh bien, retardons un instant. Je te pressais d'autant plus que je voulais voir dans quelle espèce de pensionnat tu l'avais mis.

Mad. FREMONVILLE.

Comment, dans une excellente maison, où l'on ne reçoit que des fils de banquiers, de gens en place.

FREMONVILLE.

Eh bien, ma chère amie, il faut qu'il en sorte dès ce soir... J'avais été trompé par mes correspondans.

Mad. FREMONVILLE.

Quoi! ton immense fortune...

FREMONVILLE.

Je n'en ai recueilli que de faibles débris... L'éducation de ces pensionnats est excellente pour les enfans destinés à posséder un jour de grandes richesses; mais le nôtre, il faut l'élever d'une manière plus utile qu'agréable: songe qu'une bonne instruction est le seul héritage que nous ayons à lui laisser.

Mad. FREMONVILLE.

Hélas! que m'apprends-tu? D'après la confiance que m'inspiraient tes lettres, je vois que je me suis livrée moi-même à des dépenses au-dessus de nos moyens.

FREMONVILLE.

Tu n'as pas fait de dettes?

## S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , G É R A R D .

G É R A R D .

Madame , j'ai votre affaire.

Mad. F R E M O N V I L L E .

Silence...

G É R A R D .

Vous voyez que je n'ai pas été long à trouver ce qu'il vous faut.

Mad. F R E M O N V I L L E .

Quoi ! vous avez trouvé... mais, silence, je vous en conjure, ou vous me perdez...

F R E M O N V I L L E , *d sa femme.*

Quel est ce monsieur-là ?

Mad. F R E M O N V I L L E .

C'est monsieur Gérard , le mari de cette ancienne amie dont je t'ai souvent parlé.

G É R A R D .

Voilà sans doute un de ses créanciers , car elle ne veut pas recevoir de l'argent devant lui. (*à part.*) Lui devez-vous beaucoup ?

Mad. F R E M O N V I L L E .

Sans doute , c'est...

G É R A R D .

Un créancier ?

Mad. F R E M O N V I L L E .

Non...

G É R A R D .

Ce n'est pas un créancier , en ce cas là , madame , voilà vos cents louis ; trop heureux si je pouvais mettre toute ma fortune à vos pieds.

Mad. F R E M O N V I L L E .

Que signifie...

F R E M O N V I L L E .

Monsieur , arrêtez , madame sait qu'une femme délicate ne doit rien accepter que de son époux.

C

GÉRARD.

Oui, de son époux qui est au diable.

Mad. FREMONVILLE.

Détrompez-vous, monsieur, il est devant vos yeux.

GÉRARD, *à part*.

Tiens, moi qui allais m'adresser au mari! (*haut.*) Comment, monsieur, c'est vous; enchanté de faire votre connaissance; il me paraît que vous êtes en bonne santé.

Mad. FREMONVILLE.

Monsieur Gérard, je suis étonnée de votre démarche, et je vous prie de vous en expliquer sur-le-champ devant mon mari.

GÉRARD.

Comment, madame, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez dans le plus grand embarras...

Mad. FREMONVILLE.

Ah! sans doute, mais vous m'avez mal entendu; il n'était nullement question d'intérêt...

GÉRARD.

En ce cas-là, je vous demande mille pardons. Delième m'a fait une demande, et sans doute il s'est mal expliqué, ou bien je suis un sot, car j'ai cru que c'était pour vous... En vérité, madame, vous me voyez le plus confus de vos serviteurs.

FREMONVILLE.

C'est assez, retirons-nous, madame.

GÉRARD.

Monsieur, j'espère que ce malheureux quiproquo ne nous privera pas de l'avantage de vous recevoir... mon épouse et moi nous nous ferons un plaisir...

FREMONVILLE.

Monsieur, je m'empresserai d'aller remercier l'amie de ma femme des bontés qu'elle a eues pour elle.

## S C E N E X I .

G E R A R D , *seul.*

Quelle mine sévère ! il ne me plait pas cet homme-là, j'aime mieux sa femme ; mais voici la mienne , je la devine à son cortège bruyant.

## S C E N E X I I .

G É R A R D , S O P H I E , A M É D É E ,  
V I C T O R .

V I C T O R .

Bonjour , papa.

G É R A R D .

Bonjour , mon garçon , bonjour.

A M É D É E .

Monsieur , voulez-vous bien me permettre de vous saluer ?

G É R A R D .

Tiens , qu'est-ce que c'est que ce petit drôle-là ?

S O P H I E .

Mon ami , c'est un camarade de Victor.

G É R A R D .

Je t'entends , pourquoi n'amenais-tu pas tout le collège ? à propos , le mari de ton amie est arrivé.

S O P H I E .

Ah ! tant mieux.

V I C T O R .

Papa , veux-tu que je te récite mon thème.

A M É D É E .

Monsieur , voulez-vous que je vous montre mes dessins.

G É R A R D .

C'est vu , c'est entendu ; tenez , voilà six francs chacun , je vous aime ; amusez-vous bien et laissez-moi tranquille... Allons nous exercer pour ce soir.

## SCÈNE XIII.

SOPHIE, AMÉDÉE, VICTOR.

SOPHIE, *d'Amédée.*

Eh bien, mon petit ami, comment vous trouvez-vous dans le collège de mon fils ?

AMÉDÉE.

Assez bien, madame ; je n'ai encore fait que me divertir, c'est demain qu'on doit me commencer.

SOPHIE.

Dans l'endroit où vous étiez, avez-vous appris un peu de latin ?

AMÉDÉE.

Fi donc !

VICTOR.

Tu n'étais donc pas dans un collège ?

AMÉDÉE.

Non, j'étais dans un pensionnat.

VICTOR.

Qu'est-ce qu'on t'apprenait donc ?

AMÉDÉE.

Tous les arts utiles.

VICTOR.

Moi je n'ai qu'un maître de latin.

AMÉDÉE.

Et moi j'avais un professeur de danse.

VICTOR.

J'étudie aussi la grammaire française.

AMÉDÉE.

Moi, je ne la connais pas, mais c'est égal, je fais des couplets.

SOPHIE.

Comment, mon ami.

AMÉDÉE.

Cui, madame, j'ai fait une satire contre mes maîtres,

voilà pourquoi ils m'ont maltraité , et puis maman ne payait pas ma pension.

S O P H I E , *à part.*

Tâchons de le faire parler. (*haut.*) Mais quel est votre nom de famille ? comment se nomme-t-elle votre maman ?

A M É D É E.

Comme je ne l'ai vue que très-jeune , je ne l'ai jamais appelée que maman.

S O P H I E.

Et votre papa ?

A M É D É E.

Oh ! il est parti depuis bien long-tems , bien long-tems.

S O P H I E.

Mais votre maman allait vous voir quelquefois ?

A M É D É E.

Il y a plus de cinq ans que je ne l'ai vue... Je me rappelle seulement qu'elle était toujours bien parée ; oh ! elle était mieux mise que vous ; mais elle n'aimait pas les enfans. Quand nous étions à Bordeaux...

S O P H I E.

Ah ! vous êtes de Bordeaux.

A M É D É E.

Oui , madame , elle me laissait toujours avec ma bonne , parce que quand j'entrais dans le salon, on dit que je cassais tout. Dans le fait, les enfans sont bien insupportables ; depuis que je suis grand , je m'en aperçois.

V I C T O R.

Et moi aussi.

S O P H I E.

Ah ça , et comment êtes-vous venu à Paris ?

A M É D É E.

Je ne suis venu à Paris que quatre ans après maman ; c'est une bonne qui m'a accompagnée , et on m'a fait descendre dans un pensionnat. J'y étais tourmenté , battu , mal nourri ; ma foi , un beau jour que la porte était ouverte , je décampe ,

je me suis perdu , et alors on m'a mené chez ce monsieur habillé de noir qui m'a mis dans les petites affiches.

S O P H I E .

Pourquoi ne lui avez-vous pas dit de quel pensionnat vous sortiez ?

A M É D É E .

Ah , bien oui , je n'ai eu garde , il m'y aurait fait reconduire.

S O P H I E .

Ayez plus de confiance en moi , voulez-vous me le dire ?

A M É D É E .

Eh bien , tenez , c'est chez M. Frivolet , auprès de Tivoli ; mais , de grace , ne m'y ramenez pas , ne m'y ramenez pas.

S O P H I E .

Non , je vous le promets ; je veux seulement savoir des nouvelles de votre maman.

A M É D É E .

Maman , oh ! elle ne pense guère à moi.

S O P H I E .

Pauvre enfant ! Eh bien , voulez-vous que je sois la vôtre ?

A M É D É E .

Oh ! oui , de tout mon cœur.

V I C T O R .

Tu seras donc mon frère ; je le veux bien .

S O P H I E .

Embrassez-vous , mes enfans. (*Ils s'embrassent et ils se jettent ensuite au cou de Sophie.*)

## S C E N E X I V .

LES PRÉCÉDENS ; FREMONVILLE.

FREMONVILLE , dans le fond.

Quel tableau ! une mère au milieu de ses enfans , et moi j'ai perdu mon fils. Pardonnez-moi , madame , si je viens troubler cette scène intéressante.

S O P H I E.

C'est sans doute M. Frémonville.

F R E M O N V I L L E.

Oui, madame.

S O P H I E.

Vous voilà réuni à votre épouse ; vous devez être au comble de vos vœux.

F R E M O N V I L L E *d part.*

Hélas !

A M É D É E.

Monsieur, vous avez l'air bien triste.

F R E M O N V I L L E, *regardant Amédée avec intérêt.*

Ce sont vos enfans, madame ; permettez-moi de les embrasser. ( *Il embrasse plusieurs fois Amédée.* )

S O P H I E.

Celui-ci....

F R E M O N V I L L E.

Est charmant.

S O P H I E.

L'autre...

F R E M O N V I L L E.

Est plus jeune, mais j'en reviens à l'ainé ; il est d'une figure intéressante... ( *Il le presse contre son sein.* )

S O P H I E, *avec dépit, et embrassant tendrement son fils.*

Monsieur, vous me permettrez de trouver l'autre fort bien aussi.

F R E M O N V I L L E.

Pardon, madame, je n'ai pas voulu vous affliger ; en bonne mère vous les aimez tous deux également. ( *A part.* ) Ah ! mon cher Amédée

A M É D É E.

Quoi ! vous savez mon nom.

F R E M O N V I L L E.

C'est celui de mon fils.

S O P H I E.

Vous l'auriez trouvé ici, sans....



FREMONTVILLE.

Ah ! madame, vous savez mon malheur.

SOPHIE.

Comment.

FREMONTVILLE.

J'arrive, je vole à la pension de mon fils, il est égaré...

SOPHIE.

Se pourrait-il ? grand dieu ! il est égaré.

FREMONTVILLE.

Depuis huit jours.

SOPHIE.

Vous êtes.

FREMONTVILLE.

De Bordeaux.

SOPHIE.

Votre fils se nomme...

FREMONTVILLE.

Amédée.

SOPHIE.

Il était au pensionnat de Tivoly.

FREMONTVILLE.

Justement.

SOPHIE.

C'est lui, je n'en peux plus douter... Que je suis heureuse !  
embrassez votre enfant, monsieur, le voilà ; c'est moi qui  
l'ai trouvé.

FREMONTVILLE.

Mon fils... Ah ! la nature ne m'avait pas trompé.

AMÉDÉE.

Tu es mon papa, j'en suis bien aise, je t'ai aimé tout en  
voyant.

FREMONTVILLE.

Mais comment se fait-il ?...

SOPHIE.

Je l'avais adopté, en attendant qu'il retrouvât ses parents,  
et j'étais bien loin de soupçonner... Mais voici sa mère, mé-  
nagez-la, je vous en supplie ; elle fut plus légère que cou-  
pable.

M E R E S.

25

F R E M O N V I L L E.

Soyez tranquille... mais je veux me servir de cet évènement pour la rendre à ses devoirs de mère... Madame, éloignez nos enfans.

S O P H I E.

Mes amis, allez jouer au jardin.

A M É D É E.

Adieu papa.

V I C T O R.

Adieu maman.

---

S C E N E X V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. FREMONVILLE, DELIÈGE.

D E L I È G E.

Ne vous alarmez donc pas, c'est sans doute un malheur ; mais je ferai toutes les recherches possibles après le bal.

F R E M O N V I L L E.

Eh bien, madame ?

Mad. F R E M O N V I L L E.

Aucune nouvelle.

D E L I È G E.

Pas la moindre.

F R E M O N V I L L E.

C'est donc vous, monsieur, qui aviez choisi la pension de mon fils.

D E L I È G E.

Oui, monsieur, je l'avais mis dans le pensionnat à la mode, chez un de mes intimes, chez Frivolet.

F R E M O N V I L L E.

Sans doute on a maltraité cet enfant ; qu'en pensez-vous, madame ?

Mad. F R E M O N V I L L E.

Mon ami.

F R E M O N V I L L E.

Mais non, vous vous en seriez aperçue ; car vous alliez le

D

voir souvent... Vous le questionniez avec bonté, vous suiviez ses progrès... vous l'aimiez et il répondait à votre tendresse..

DELIÈGE (à part.)

Voilà un sermon qui sent bien le mari.

Mad. FREMONVILLE.

Mon ami, tu m'accables ; mais j'aurai la force de t'avouer tout. Si ton fils est perdu, c'est mon insouciance seule qu'il faut en accuser...

SOPHIE, à Frémonville.

Ne prolongez pas cette scène déchirante.

FREMONVILLE.

Allons, rassurez-vous, madame, votre fils est retrouvé.

Mad. FREMONVILLE.

Se pourrait-il ?

DELIÈGE.

Je vous l'avais ben dit.

FREMONVILLE.

C'est un service de plus que vous devez à votre amie ; pendant que vous négligiez votre enfant, cette bonne mère en augmentait sa famille.

Mad. FREMONVILLE.

Ah ! Sophie !

SOPHIE.

Console-toi, tu vas embrasser ton Amédée ; je l'entends.

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, M. GÉRARD, AMÉDÉE, VICTOR.

M. GÉRARD.

Eh bien, madame Gérard, il est donc écrit que je ne serai jamais tranquille ; ces marmots viennent me relancer jusque dans le pavillon où je m'exerce... Ce n'est pas l'embaras, ce petit drôle-là dansé mieux que moi...

FREMONVILLE.

Eh bien, mon fils, allez donc embrasser votre maman.

(*Au lieu d'embrasser sa mère, Amédée se jette dans les bras de Mad. Gérard.*)

Mad. FREMONVILLE.

Malheureuse!

FREMONVILLE.

Quelle leçon!

GERARD.

Messieurs, messieurs, doucement, point de quiproquo.

DELIÈGE.

Eh ben, eh ben...

GÉRARD.

Comment se fait-il que ma femme soit sa mère et que vous soyez son père. — Non, mais je vous le demande; ça mérite explication, je crois, madame Gérard.

DELIÈGE.

Ce n'est rien, mon ami, ne vous alarmez donc pas.

GÉRARD.

Diable! mais on s'alarmerait à moins.

Mad. GÉRARD.

Allons, finis tes plaisanteries, c'est le fils de madame.

GÉRARD, *reprenant l'enfant et le reportant dans les bras de sa mère.*

A la bonne heure, j'en ai bien assez comme ça; que chacun reprenne ses enfans, et tout n'en sera que mieux.

(*Mad. Frémonville embrasse son fils.*)

AMÉDÉE.

Tu redeviens donc maman?

Mad. FREMONVILLE.

Mon ami, j'espère que tu m'as pardonné; après une telle leçon et un pareil exemple, (*montrant Sophie.*) pourrais-je n'être pas bonne mère.

DELIÈGE.

Vous voilà bonne mère, adieu les bals.

GÉRARD.

Comment, adieu les bals; eh bien, si nous ne dansons pas, nous chanterons; j'ai justement là des couplets.

## LES DEUX MÈRES.

## VAUDEVILLE.

Air : *De la pipe de tabac.*

Mad. GÉRARD.

Femmes aimables, mais légères,  
 Que le goût des plaisirs séduit,  
 Voulez-vous être bonnes mères,  
 Mettez cet exemple à profit :  
 A vos plaisirs, à vos toilettes,  
 Ne donnez pas tout votre tems,  
 Femme qui cherche des conquêtes,  
 Risque de perdre ses enfans.

PÉLIÈGE.

Mes enfans, si le ciel m'en donne,  
 Seront des danseurs accomplis,  
 On ne m'a pas de la Garonne  
 En vain surnommé le Vestris;  
 Dans le monde mes fils, j'espère,  
 Feroient un jour des sauts brillans,  
 Car je me réserve, en bon père,  
 Le soin d'élever mes enfans.

GÉRARD, *au public.*

De cette bluette légère,  
 Nous concevois un faible espoir,  
 Croiriez-vous qu'elle a plus d'un père,  
 C'est presque ne pas en avoir.  
 Messieurs d'un appui tutélaire,  
 Elle a besoin dans ce moment,  
 Imitiez donc la bonne mère,  
 Veuillez adopter cet enfant.

F I N.